

La musique d'Ysaye et le mystère des feuilles qui bougent dans le  
soleil bas et délirant  
Et puis les points éclatants des cynorrhodons  
Et le chat qui se fraye un chemin à pas précieux dans le vert  
Et le ciel  
Et cette marche mécanique de la mouche sur ma vitre  
Et cette vague d'amour  
Fugitive et euphorique

© J. P. Leclercq

La bruyère en fleur et l'été fatigué qui somnole  
Le ciel cérule qui baille en étirant ses cyrus  
Le temps des folies coule comme au fond d'un étang où  
l'attendrait l'automne  
Les derniers moments avant la décrépitude sont si doux  
C'est  
Enfin  
Vivre quoique lucide  
Et  
Détaché  
Jouir pleinement de ce qui est

© JPLECLERCA

Tout est immobile  
Il ne se passe strictement  
Rien  
Pas une feuille ne bouge  
Et pourtant  
Quelque chose glisse comme un vent sur cette statuaire  
Impalpable  
Invisible  
Inaudible  
Incontrôlable  
Le temps

© J.P. Leclercq

Connais-tu la fatigue d'aimer  
Sous le soleil incertain de l'âge ?

Connais-tu l'inquiétude vivace de l'ombre mobile sur tes mains qui se  
plissent ?

Connais-tu ce haussement d'épaules qui te détache, te navre et te libère  
?

Connais-tu la joie, l'acuité, l'urgence, le dérisoire ?

Sais-tu  
L'oeil curieux posé sur ta caravelle  
Qu'elle seule t'emmènera  
Un jour  
Nulle part

© JPLecleercq

Il y a en moi  
Des cailloux étincelants  
Qui s'entrechoquent  
Et se cherchent une cohérence  
Il y a  
Des nuées qui se forment à grand-peine  
Un océan qui bout  
Baigné de lumière et d'incertitude  
Et  
Des souvenirs qui crèvent  
Comme des bulles  
Fugitives et inutiles

Il faut le dire  
Et c'est difficile  
Je ne suis que ce qui me traverse

© JPLecleercq

Sous le soleil c'était vert  
Depuis la grisaille et la pluie  
C'est encore plus vert  
Ça étouffe  
C'est une énorme moisissure  
Ponctuée des boutons de fièvre du sorbier  
Et puis  
Ça grouille d'oiseaux qui font frissonner les arbres  
Moi je me suis éteint, comme la lumière. J'ai l'oeil qui baille et l'âme  
qui croupit. Pour un peu j'hibernerais déjà comme un ours  
dyschronologique. Encore plus pénétré de la vanité d'agir que je ne le  
suis en hiver.

Et avec cette obligation rituelle d'aller me détremper l'humeur en  
sortant le chien  
Pourtant  
Un temps de chien  
C'est un temps à ne pas mettre un chien dehors  
Un temps de cochon quoi  
Surtout ne pas réveiller le mien  
Il sommeille

Je t'attendrai  
Longtemps s'il le faut  
Je monterai sur la tour  
Je ne verrai rien venir  
Je ne verrai que l'horizon qui poudroie  
Je te saurai au loin  
Jouant avec les dauphins  
Et coursant les cormorans  
Mon amour grandira  
Je soignerai mes mains pour qu'elles soient douces à ton sein  
Je renforcerai mes bras pour t'accueillir en te serrant contre moi  
Je t'attendrai de tout mon moi tendu  
Ce sera long  
Je patienterai  
Mais  
Tu sais  
Je n'ai pas la vertu des femmes de marins

je te veux flamme libre

que si tu veux  
tu flambes entre mes doigts  
que tu me fasses cadeau  
de ta folie  
mais aussi que  
si tu veux  
tu voles à la poursuite des nuages  
ou simplement vers toi

Ou  
où tu veux  
mais je te veux  
eau libre  
sans autres barrages que ceux des cascades  
et que tu ailles  
diamantine et vive vers la mer  
je te veux libre comme le vent  
qui me caresse tendrement le visage et continue sa course vers le là-  
bas

je te veux humaine  
complètement  
c'est mon bonheur  
je t'aime



Fini l'incendie du jour  
Mais le feuillage rougeois  
Le verger se colore au henné  
L'air est couleur d'orange  
Je regarde  
Dépassant du siège  
Les genoux de ma solitude  
je l'ai éludée tant que j'ai pu  
Aujourd'hui  
Je l'embrasse

© J.P. Leclercq

Quand elle mettait sa main dans la mienne  
Ça faisait chanter les oiseaux  
Quand elle mettait sa tête sur mon épaule  
Ça faisait se coucher le soleil

Et quand nous écoutions  
Quand nous regardions  
Le monde étincelait

Il n'y avait plus de renardeaux écrasés  
Ni de mine antipersonnel  
Ni d'enfants morts

Il n'y avait plus rien  
Qu'un Hollywood de bonheur  
Et de happy end

© JPLecleercq

Paresser  
Comme un aï

Ralentir  
Jusqu'au souffle  
Écouter le temps qui passe  
Se diluer dans le monde infini et illusoire des formes  
S'abstenir

Être

© JPLeclercq

C'est un supplice raffiné que d'être amoureux  
Et d'être vieux  
C'est sans projet et sans espoir  
C'est un feu dans l'éphémère  
C'est le bouquet  
C'est intense et c'est insensé  
Mais c'est sans exigence  
Et même non partagé  
Ce sera  
Inespéré  
Improbable  
Et fou

© JPLecleclercq

Me couvent  
La serveuse lettonne au doux regard de biche aquatique  
La volupté de l'aile des platanes par dessus la terrasse  
Je regarde  
Les passants passent  
Ils ne font que passer  
Défilé de jambes  
Destins anonymes  
Je me plais à y voir  
Discrètement présents  
Deux poètes oubliés  
Susurrant les vers miséreux qu'ils vendaient de porte à porte à des  
apitoyés  
Tellement tombés de leur vivant hors des mémoires qu'ils se sont  
suicidés  
Et que j'ai beau chercher dans mes neurones  
Même leurs noms se sont effacés

Ô mon frère Abel  
Ô mon frère Caïn  
Étranges apparitions dans le néant  
Fugitifs fantômes  
Qui  
Après d'éphémères simagrées  
Se fondent aussitôt dans le doux infini de lumière  
Dans l'inimaginable  
Donne-moi la main  
Nous allons souffrir ensemble  
Puis  
Retrouver la plénitude de  
L'avant  
Quel qu'ait été notre dérisoire  
Nous ne sommes venus que pour partir

demain c'est un autre matin  
il y a presque toujours un autre matin  
sauf  
une fois

qu'aura-t-il que n'a aujourd'hui ?  
tout pareillement  
mon corps s'agitiera dans l'air pendant que les pieds glisseront sur le  
sol  
ma bouche enfournera la nourriture et l'eau qui ressortiront par les  
émonctoires  
j'aurai transpiré  
sans doute beaucoup parlé et fait du bruit  
aimé  
détesté  
j'aurai eu peur  
j'aurai été en colère  
j'aurai cherché le plaisir et fui la douleur  
j'aurai rêvé  
je me serai livré à cette curieuse activité de la méninge qu'est la  
pensée dite consciente  
je me serai laissé mourir de la mort provisoire de la nuit

et voilà

après demain  
cela recommencera

On est tous enfermés dans la solitude de sa peau  
Si englués dans l'absence  
Si murés dans le silence  
Que j'en suis réduit à me lire dans les lignes de la main ce qui reste  
d'un avenir en peau de chagrin  
En ai-je serré des vies contre ma poitrine  
En ai-je pénétré des corps sans jamais vraiment y entrer  
En ai-je espéré des mélanges  
Des échanges  
Des fusions  
Des imbrications  
Des intrications  
Des enchevêtrements  
Des osmoses enfin  
Des trucs qui feraient un instant oublier la terrible séparation de  
l'incarnation  
La stupeur du moi distinct  
L'arrachement à l'amour indéfini où tout est tout

En vain  
Il reste  
La contemplation muette  
Du plafond  
Et ce seul autre à regarder qui soit moi  
Ma main



Il n'y a d'urgent que de vivre  
Le vent souffle où il veut  
Il n'y a d'important que d'être  
Tant il menace de n'être plus  
Le vent décoiffe les certitudes  
Il n'y a d'affolant que l'ennui  
Que le vent dissipe et éparpille  
Il n'y a de vrai que maintenant  
Que le vent déplace au gré du temps  
Il n'y a qu'à vivre nomade  
Pour garder crinière au vent

© JPLecleercq

Nous avons plongé dans la nuit des temps  
Nous avons accompli le rite  
Celui qui est gravé dans notre mésencéphale  
Nous avons partagé la nourriture  
Nous avons mangé  
Non pas l'un après l'autre comme les loups  
Mais ensemble  
Assis en cercle  
Échangeant  
Par la parole sans importance  
Au dessus des gestes  
La tresse du lien  
Nous avons l'espace d'un moment  
Recréé le souvenir de notre humanité

© JPLecleercq

Le verger porte les cheveux longs  
Que le vent embroussaille  
Je me suis couché au milieu de cette savane haute  
Et j'assiste à la charge déchaînée des hussards cumulants  
Le dos sur le point fixe de la terre  
Que mes mains embrassouillent  
Interface  
Entre le tourment vivant des nues et le repos mort du sol

© JPLecleercq

Qu'est-ce qu'aujourd'hui  
Est-ce ce regard distrait porté sur les choses  
Cette vie machinale et sans mémoire

Sont-ce ces moments suscités  
Cette volonté soudaine  
De faire revivre dans ma tête celle disparue à jamais

Est-ce la tourmaline d'un regard d'enfant croisé  
Est-ce ce coup de frein qui m'a sauvé la vie  
Est-ce l'insupportable exposition de la bêtise humaine que m'a servi la télé  
Est-ce la tendresse canidée de mon vieux compagnon à la langue chaude  
Est-ce l'attente anxieuse du facteur  
Sont-ce toutes ces paroles entendues dont je n'ai pas retenu une seule  
Ou ta main de corail qui découpait l'air de signes magiques en faisant voler ta robe comme une corolle

Va savoir

Et demain sera un autre jour disparu

Le soleil me chauffe le dos  
Le vent du Nord  
Par bouffées  
Me fait des lèches froides  
Le vert est partout  
Que les fleurs ponctuent d'un demi-sourire  
Je marche  
Enfin seul  
C'est le cadeau du rejet

Mais étreint par le feuillage  
Bercé par le silence  
Je réponds à la respiration de la terre avec les baisers de mes pieds  
Il ne me manque que le chant  
Celui de l'âme  
Et celui des oiseaux

En marchant  
J'efface mes traces  
Pas après pas  
En marchant  
Je me mimétise  
Je m'anonymise  
Je me fonds dans le décor

Mon passé est dans mon sac  
Je ne laisse personne derrière moi  
Même pas l'enfant  
On brûlera mes livres et  
Mon séjour passera inaperçu  
Ni vu ni connu

© JPLecleercq

Il y a des moments vides où j'ai besoin de me remplir de toi  
Où le silence est menace  
Où un voile noir naît à l'horizon  
Où j'aurais besoin de te serrer contre moi  
Comme pour conjurer  
Comme pour absoudre  
Toute folie n'est pas douce  
Cycliquement elle se secousse  
Ô ma tendre démente fleurie  
Ô ma caresse délirante de velours et de joie  
Tu manques  
Seras-tu là  
Encore  
Sous l'aile noire des corbeaux aliénés ?

J'ai beau la caresser  
J'ai beau rentrer dedans  
Elle reste une autre  
Et je suis seul  
Avec un trou à l'intérieur  
Insondable  
Insuturable  
Elle m'embrasse  
Elle me dit des mots doux  
Elle m'ondule la beauté de ses hanches  
Et je ne suis que manque  
Séparation  
Arrachement  
Elle a un geste d'impuissance  
Moi aussi  
Et chacun va son chemin  
C'est dimanche

© JPLecleercq



O la brume  
La vallée l'a avalée  
Et masque ses jardins d'azalées

En haut  
Depuis la lisière  
On la voit qui digère  
On glisse son regard par dessus le molleton  
D'eau  
Qui moutonne  
Et on s'étonne  
De la lumière

© J.P. Leclercq

Rolf a cessé de trépigner  
Il est passé en mode standby  
Il me regarde  
Avec des yeux d'une patience infinie  
Des prunelles d'une confiance fusionnelle  
Je traîne  
Je sais pourtant qu'il a la taupe qui pousse au trou  
Bêtement je veux d'abord finir d'écrire  
Mais je mesure tout à coup  
Le dérisoire des mots face à la fêce  
Je me lève  
On y va

© JPLecleercq

On ne peut plus regarder l'azur  
Sans qu'il soit strié de blanc  
On ne peut plus écouter le silence sans qu'il ronfle  
On ne peut plus errer sans balise  
On ne peut plus écouter les oiseaux qu'au zoo  
On ne peut plus manger sans emballage  
On ne peut plus parler sans chatter  
On ne peut plus écrire sans cliquer  
Bientôt l'eau sera privatisée  
Bientôt l'air sera taxé  
Et moi  
Bientôt  
Serai cadavre  
Vendu aux enchères pour être recyclé

© JPLECLERCA

Remis les pieds dans le cours des eaux rouges bordées d'écume.  
Caressé la chevelure molletonnée des molinies. Posé mon cul comme  
un coq de bruyère sur la sauvagerie des canneberges. Lâissé balloter  
mon regard par la course éperdue des nuages. Apaisé mon âme.

© JPLecleclercq

Toi

Ça fait un moment que tu hantes les mêmes sentiers

Que tu me croises aux intersections

Que nous y déjeunons ensemble

Puis que chacun retourne à ses mystères

Pourtant nous dormons sous la même lune

Chantons sous le même soleil

Et sommes parcourus des mêmes frissons

Les mêmes atomes passent de ta chair à ma chair

Puis retournent aux nuages

Je ne tiens jamais ta main dans la mienne sans savoir que je vais  
devoir la lâcher

Qu'entre les deux se créera un arc magique

Magnétique

Et élastique

Jusqu'au prochain maintenant

la route sinue à l'infini  
la route se perd  
à travers champs et sylves  
et elle monte  
et elle descend  
et elle se lisse ou se hérissé  
et le pied imperturbablement la presse  
il avance lentement soutenu par le temps  
il sait qu'elle ne finit pas  
qu'il a la vie devant lui  
pas plus  
mais pas moins  
par dessus le ciel indifférent joue à faire la fête à la lumière  
ou à rouler ses épaules grises et trempées  
ou à se trainer au sol dans l'asphyxie aquatique du brouillard

quelle que soit la durée  
quelles que soient les péripéties  
Il sait qu'il arrivera  
mais  
nulle part  
à la fin de la marche seulement

Marcher  
Ne pas aller  
Sentir rouler les cailloux  
Offrir au vent son visage  
Écouter la chanson des ramures

Marcher  
Ne pas aller  
Ne pas penser  
Parce que le cerveau est dans les pieds  
Parce qu'on est au milieu de ce qui est

Marcher  
Ne pas aller  
Sentir  
Exister  
Être son chant  
Vivre

© J.P. Leclercq

Elle a resurgi  
Des rocailles terreuses de ma mémoire  
J'ai sursauté  
Puis dansé  
Puis battu du cœur

Elle elle a redéployé tous ses charmes oubliés  
Elle a chanté son corps  
Elle l'a dénudé  
Elle l'a couché sur son âme limpide  
Elle a irradié du bleu pervenche  
Elle a fleuri comme un jasmin  
Et ses yeux  
Ses yeux ont caressé mon dedans sec  
Ils l'ont changé en pelage de renard roux  
Elle a retrouvé les gestes magiques de ses seins  
Et tenté de m'envelopper de son amour

J'aurais dû  
J'aurais dû m'ouvrir  
Fondre  
Répondre  
Ne fut-ce que par respect du souvenir du bonheur  
Mais il ne s'est rien passé d'irrésistible  
Je ne crois plus aux apparitions



Il est allé par les sentiers  
Il ne connaissait pas le chemin  
Il s'est perdu  
Alors il a regardé ses pieds au milieu de l'ail des ours  
Au milieu des anémones  
Et des violettes de chien  
Il a senti l'odeur de l'humus  
Et écouté le merle  
Il ne savait plus où aller  
Alors  
Il s'est assis sur une grume  
Et il s'est mis à vivre

© J. P. Leclercq

En plein soleil  
Il neige des flocons de pruniers  
Folâtres  
Radieux et éphémères  
Sur leur tapis vert

La vie minuscule  
L'être imperceptible  
Une bulle bleue d'Eden  
Au milieu de l'univers noir

© J.P. Leclercq

Étire-toi  
Ouvre les bras  
Jusqu'aux confins du monde

La conscience est une prison  
Un film  
Passionnant  
Qui n'existe que sur l'écran  
Quand tu sortiras de la salle  
Encore ému par le scénario et les images  
Elle s'apaisera  
Les murs se dissoudront  
Et  
Heureusement  
Tu n'y comprendras plus rien

© JPLECLERCA

Comme j'ai mal à l'autre  
Comme sa souffrance m'écrase  
Comme la plaie dans sa main est la mienne  
À force de marcher à quatre pieds  
D'agir à vingt doigts  
Et de penser d'un seul cœur Comme  
c'est dur de se séparer assez Pour  
poser les gestes  
Dire les mots du dehors qui soignent  
Et se gonfler suffisamment de vie  
Pour en donner

© JPLecleercq

Quand je l'ai revue  
Elle avait cent ans  
Elle s'était écroulée sur elle-même  
Ses doux bras d'amour balançaient au bout de ses épaules  
Comme de chaque côté d'une palanche  
Et au milieu  
Ses seins à l'unisson  
Ses hanches des deux côtés embrassaient le monde  
En un large geste de prise de possession  
Et  
Claudiquantes  
Ses jambes étaient trois  
Mais ses yeux  
Ses yeux  
Étaient devenus  
La moire changeante de la mer  
Ils disaient la vie  
Autant qu'il est possible de la dire

Terre fumante  
Et ciel couvercle  
Le monde bout

Et je danse  
Pour ne pas me brûler les pieds  
Vaine pyrobatie  
Il n'y aura pas de rédemption  
Juste  
Jusqu'au bout  
La conscience de la flamme  
Et de sa splendeur granguignolesque

© JPLECLERCA

Elle s'enfrissonne encore  
De tout son vent  
Et à la diable  
S'emmêlent dans sa chevelure les mèches de conifères verts et de  
feuillus nus  
Et  
Par moments  
Elle se fend d'un éclair d'acier qui fait miroir sur le chemin mouillé  
Puis aussitôt elle se renfrogne dans sa grimace grise  
La bise  
Chante en agitant les branches et c'est un chant vigoureux  
Un de ceux qui mettent en marche  
À l'aube encor incertaine  
Les aventureux

Les murs  
Les murs  
Tout est blanc et droit  
Taupinière immaculée  
Galeries parallépipédiques  
Et labyrinthiques  
Enchevêtrement d'angles droits  
Perte absurde d'espace  
Enfermement  
J'étouffe  
Je croise les termites au regard éteint  
Une porte noire  
Et peint sur des fleurs peintes  
Le verdict  
Cabinet dentaire

© J.P. Leclercq



Entre chien et loup  
Entre ours brun et ours blanc  
Entre soleil et neige  
Mais aussi  
Entre tes bras  
Entre bâillements  
Juste le nez hors mon antre  
Chatouillé par le premier tussilage  
Le spectaculaire cirque fou de la reproduction se réveille  
Il va bientôt délirer  
La fourmi me l'a dit  
Ouste  
Dehors

© JPLecleercq

Pourquoi dire

Avant

On pouvait se taire

On pouvait simplement

Se toucher les doigts

Se regarder au fond des yeux

Lire sur le visage ce qui se passait à l'intérieur

Passer la main dans les cheveux

Marcher côte à côte

Regarder ensemble la floraison du pissenlit

Partager un morceau de brioche

Dormir ensemble même

Maintenant

Il y a Facebook

© JPLecleercq

La rivière coule  
C'est le propre des rivières  
Hier c'était déjà la rivière  
Demain ce sera la rivière  
Mais  
Ce n'est pas la même rivière  
Ce n'est plus l'eau première  
C'est un autre cristal de lumière  
Seuls perdurent tout ronds les galets du fond  
Quoique  
Ce soit juste de temps qu'il est question

© J.P. Leclercq

Que ce monde est beau  
Quand s'absente le singe fou

Comme il se passe bien du mouvement  
Et du son  
Comme il peut se contenter d'être une splendide diapositive  
Comme ma grande viande  
Y allongée  
S'y sent partie de l'image  
Et comme quelque chose  
Qui n'est pourtant ni amour  
Ni respect  
Ni fusion  
Me gratifie

Tout est simplement  
Évidence

© JPLECLERCA

Au milieu de la soupe au noir de noir de l'univers  
Le monde est une lanterne magique  
Une lentille bleue illuminée  
comme un prisme  
elle irise la lumière de la petite étoile qui  
pour le reste du cosmos  
n'émet qu'un blanc d'acier  
C'est juste un point sur fond de ténèbres  
Mais il crée la couleur des glaïeuls  
Le halo roux de ta chevelure  
Les reflets cuivrés des soirs d'août sur les aiguilles vertes des épicéas  
Le regard multicolore des ailes du paon du jour  
La féerie diabolique et incendiaire des crépuscules  
Les miroitements de l'étang

sans elle  
Les zébrures du zèbre ne zébreraient pas  
Ni les tankas  
Ni les Jorn  
Ni les Hundertwasser  
Ni les autres  
Et voilà  
Notre monde est une bulle de savon  
Au milieu d'un tout autre funèbre

C'est un assemblage de briques rouges  
Ajustées  
Cimentées  
Angles droits  
Lignes droites  
Rangée par rangée  
Comme la cervelle d'un sapiens

Toute puissance infantile  
Conformer le monde

Seul face à l'univers dont il n'appréhende même pas  
l'infini  
L'homme se dresse  
Le poing levé

Connard

Un rayon de soleil filtre entre les conifères  
Il y neigeote des grains de lumière  
C'est le bal des éphémères  
Le printemps s'est levé et cligne des paupières  
En éclaireur un bourdon bourdonne  
Tout ce qui vit pousse une brise de soulagement  
Il n'y aura plus jamais d'hiver  
Tous vont revivre comme s'ils ne devaient jamais mourir

Mon voisin  
Lui  
N'a plus l'âge des illusions  
Alors  
Quelle que soit la saison  
il continue à ranger le bois  
Qu'il n'aura peut-être plus le temps de brûler

Accroche-toi au vent  
Décolle avec les nuages  
Laisse grouiller les humains hypnotisés  
Laisse-les grenouiller sur le béton dans l'effervescence de  
l'avoir  
Dans la surchasse à l'inutile

Ils sont  
Un tapis de mouches sur le cadavre de la terre  
Qui s'agite  
Qui vrombit  
Dérisoire  
Et qui va disparaître sous un tas de plastique

Il faut arrêter tout  
Tout de suite  
Absolument tout  
Mais arrête-t-on la course folle des lemmings ?



La pavane des saisons

Les rectilignes du chemin qui s'enfonce à l'infini dans la forêt

Et le bouillon des éphémères pour qui la minute est une année

Temps rétréci

Temps étiré

Temps relatif

Sur la terre qui gire

Porter les yeux loin

loin

Au delà du soleil

Dans l'énigme bleue

c'est une boîte en bois  
dedans il y a un couple  
un chien  
et Schubert

et un air dense et doux  
et des minutes qui coulent

dehors  
il pleut un crachin froid  
dehors  
lui  
il crache  
et ses doigts gèlent  
il est exclu  
et de Schubert  
et de la douceur des minutes

Soleil blanc de LED

Bref éclat sur le gris d'acier poli des nuages

Le col relevé

Les mains aux poches

Le vent qui délire

Et les feuilles qui concurrencent les oiseaux

Cliché !

Voilà trois-quarts de siècle que

Toutes les années

C'est le même spectacle

Que toutes les années je crois que je découvre

Si ça pouvait être pareil avec l'amour

Pourtant

Les poètes s'acharnent

Ils répètent

En variant juste les mots

Les violons longs

Et monotones

Et tout ce qui est d'un écœurant banal

Même la mort

Redevient merveilleuse

on s'enfonce dans la nuit

on coule

on dévale le rideau noir de l'hiver

la terre n'est que vapeur glacée et brouillards dégoulinants

nous avons perdu notre étoile

et la mort a saisi les sorbiers

le vent agite leurs os morts

et tout n'est qu'apparence

et tout n'est que sommeil

il est l'heure onirique et folle

de la danse des feuilles dans la tête

et du déni récurrent

qui rêve d'un printemps

Ô la nuit et le soleil

Ô Yseult la blonde et Yseult la noire

Ô l'hiver et l'été

Ô ma vie qui de l'une a l'autre

De l'un à l'autre

Balance

Ô mes deux mains prêtes à saisir l'un et l'autre et l'une et l'autre

Ô le mal de mer

Et l'invivable séparation des choses

Et ce besoin qui déchire l'horizon entre l'Est et l'Ouest

De l'une et l'autre

Ô mes sœurs réincarnées

Le soleil perce

Les Sorbiers sont roux

Un vieux promène son chien vieux

Les nuages s'en vont mouiller le paysage

C'est l'automne

C'est une femme qui porte le parfum de la fin

J'aurais dû faire quelque chose de ma journée

Elle coule

Le chien bâille

La fenêtre aussi

Ah les Sorbiers mourants

Ah cette saison de douce fin du monde

Ah l'ennui endimanché

Et les murs

Les murs

Droits rigides existants

Épouvantablement existants

Aux arêtes comme une évidence nette sur le flou de la vie qui se délite

Tranchant le fil du temps qui file

Comme la coque du navire à bord duquel j'ai l'illusion qu'il ne se passe

Rien

Mélancolie

Trois moutons blancs

Souillés

Un soleil cacochyme

Le feuillage fané

L'âge du chien

Le mal qui rôde

Et la conscience

Ah la conscience !

Soupir

© J. P. Leclercq

La terre tourne

Et pendant ce temps là

Elle

Elle tourne la terre

Elle a les ongles qui courent le long d'une longue caresse

Elle a l'informe dans la paume

Et l'argile danse entre ses doigts

Et il tournoie

Et il se fait Isadora

Et il s'affine

Et elle enfante

Et elle est la mère

Et le fruit finalement

Repose

Sous son regard



L'automne de l'été

Je suis encore à peine

Et peu importe qui ou quoi j'ai été

Il n'y a plus que le soleil qui dans mon dos filtre à travers les lames du volet

Il n'y a plus que mon ombre sur les noeuds du pin ocre de l'armoire

Il n'y a plus que la rumeur des hommes loin au delà des thuyas

Il n'y a plus qu'Elle qui s'affaire en creusant à pleines mains dans sa fatigue

Il n'y a plus

Vigilant

Que l'œil faussement endormi du chien qui surveille le défilé des secondes

Peu importe d'être encore ou non qui ou quoi j'ai été

Nous avons visité la vie et ses chemins pentus

Nous avons usé plusieurs fois nos semelles nos espoirs et nos croyances

Répété tant de printemps

Subi la désillusion de tant d'hivers

Que nous avons peu à peu dissipé les brouillards dans le simple bonheur de l'évidence

Que respirer ici

Maintenant

Est une lumière

Que les liens coupés nous font un lit d'indifférence et de bonheur

Peu importe vraiment qui ou quoi nous avons été

La bruyère en fleur et l'été fatigué qui somnole

Le ciel cérule qui baille en étirant ses cyrus

Le temps des folies coule comme au fond d'un étang où  
l'attendrait l'automne

Les derniers moments avant la décrépitude sont si doux

C'est

Enfin

Vivre quoique lucide

Et

Détaché

Jouir pleinement de ce qui est

C'est une plainte impuissante

Une alarme vaine

Un SOS ignoré

Un cri sans écho

C'est le même

Du braillement du nouveau né

Au rôle du mourant

C'est le dire de la douleur d'être ici

Et entre les deux

C'est le hurlement inutile de la conscience

Comme un claque-son coincé

Prophète de l'Armageddon

Comme le monde est devenu fou  
Comme il s'est fait rapace  
Comme il se goinfre lui-même  
Comme je n'aime pas les angoisses  
Comme chez le parasite c'est la mode des murs  
J'en ai bâti un  
En rond  
Dans ma tête  
À l'intérieur  
Je cultive mes carottes  
Je cueille mes fruits  
J'interdis aux insectes  
Aux mulots  
Et aux oiseaux  
De se faire la guerre  
Je bronze sur l'herbe tendre en respirant le parfum des troènes  
Et je conchie ceux du dehors  
Je les nie  
Je vais crever tout seul  
Mais paisible  
Je rêve hein

Il y avait du vent  
Beaucoup de vent.  
Il y avait l'eau et la terre  
Et le feu  
Mais il n'y avait pas le sens

Depuis trois quarts de siècle il le cherchait ce Graal  
Le seul sens qu'il avait trouvé allait toujours dans le même sens  
De la naissance à la mort  
C'était un sens unique  
Or pour qu'il y ait vraiment un sens il faut un but  
La mort n'est pas un but  
C'est une échéance

Alors il ne justifiait plus le vent  
Il ne cherchait plus la cause ultime de l'eau et de la terre  
Il ne tentait plus de trouver des excuses au feu  
Il s'asseyait au milieu  
Il admettait  
Il en était  
Il participait  
Et ça le faisait rire

Parce que ça n'avait vraiment

Aucun sens

© JPLeclelerca

fleur d'automne

la terre est une poule rousse

que guette le carrousel rapace des buses

je marche

non pas des pas dirigés

non pas l'envie d'aller là

mais l'envie de me sentir là bouger

je me cause

Je procède à un échange d'idées

avec les cailloux

et je me laisse descendre

tout au fond de moi

un geai crie

qui déchire la brume

un temps passe

inaperçu



Je me suis assis  
Il faisait gris  
Sur un vieux pneu  
Je regardais  
Par delà le fleuve et le vol des hirondelles  
La cathédrale de rouille  
L'ogive des poutrelles  
Le géant de ferraille  
Le travail  
La sueur  
Le cœur  
En train de partir en couille  
Séchés sur ce squelette  
Comme celui d'un puissant animal fabuleux  
Ou comme les rayons brandis d'une bicyclette  
Cassée hurlante et morte  
Un monstrueux cadavre de cloporte  
Je n'étais pas heureux

Derrière moi un terrain vague  
Et l'insolence en forme de dague  
Des épilobes  
À la petite robe

M'attendris-je ?

Compensai-je ?

Ou pris-je

Aurige

La fuite de Cockerill

En automobile ?

© JPLecleerca

Je glisse mes pas dans ceux de la saison

Je n'y suis pas le bienvenu

Le crachin me crache au visage

La boue me bave aux talons

Novembre est un naufrage

Dans une nuit gluante

Qui pue la décomposition

Les feuilles mortes

Mais aussi la clarté qui pourrit et l'humeur qui lentement moisit

Quand enfin l'arbre sera squelette

Ce sera l'hiver

Le terrier

L'attente

Propre et nue

Le gel minéral qui purifie

Et tout sera accompli

Jusqu'à la boue organique du printemps

Jusqu'à la grosseur des choses